

Les territoires simultanés de l'art

Jacqueline Mathieu

Number 27, Spring 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10035ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mathieu, J. (1994). Les territoires simultanés de l'art. *Espace Sculpture*, (27), 23–25.



Les territoires simultanés de l'art

Jacqueline Mathieu

Si vous êtes un habitué de la rue Saint-Laurent, celle qui s'étire si langoureusement au nord de Sherbrooke, vos pas vous ont peut-être mené un soir où la chaleur était particulièrement insistante cet été vers une curieuse installation. Cela ne vous a pas frappé ? Rien ne semblait différent dans cet espace vacant, laissé à l'abandon formant une belle plaie urbaine entre une banque familière et un bar branché ? Il y a peut-être des chances alors que le pari de Robert Prenovault se soit réalisé¹. Venez-y avec moi.

Gravier, bouquets de mauvaises herbes, troncs d'arbres longeant les murs lézardés des deux bâtiments qui l'encerclent, ce lopin n'est que la



réplique des nombreux autres terrains vagues que l'on retrouve un peu partout dans la ville. On dit de Montréal qu'elle est devenue, au fil des ans, une véritable passoire. Ni plus ni moins en fait que plusieurs autres villes du continent qui ont poussé comme des champignons à une époque où le mot urbanisation n'était qu'un terme racoleur que les fonctionnaires glissaient dans leurs rapports. Rien d'étonnant alors à ce que ces poches de misère ne nous fassent pas plus sursauter. Il y en a tant ! Celle dont je vous parle n'est ni différente ni plus tragique. Elle existe, voilà tout, espérant malgré ses oripeaux, séduire un éventuel acheteur. Remarquez, le ciel n'y était pas, cet été, plus gris qu'ailleurs, ni le temps moins clément. Or, en dépassant les blocs de ciment qui en refusent l'accès aux automobilistes téméraires, le passant se sent irrémédiablement attiré par une forme grise adossée à l'un des murs collatéraux. Un corps de béton, assis à même le sol, sans traits distinctifs ni marques singulières. Un corps humain dépourvu de toute expression, lourd, massif, aussi anodin et impersonnel que les roches

qui tapissent le sol du terrain. En plein centre, une palissade formant carré ou boîte et dont on aurait enlevé le couvercle. Graffiti bigarrés et affiches montréalaises couvrent une grande partie de son fond jaunâtre. Voilà, c'est tout.

Rien de plus ? me direz-vous. Non, si l'on s'en tient à une simple description. Mais l'intérêt est justement ailleurs. Non dans ses composantes mais dans l'histoire que cette installation a entraînée. Il fallait aller s'asseoir, à intervalles réguliers, sur un des blocs de ciment et assister au spectacle qui s'orchestrerait devant nous. Spectacle gratuit et combien étonnant. J'ai vu des hommes, des femmes s'attarder aux différentes ouvertures aménagées par l'artiste sur les quatre parois de la palissade. J'en ai vu d'autres y grimper pour se payer le luxe d'une vue panoramique de l'enclos où un tronc d'arbre, fait de ciment, gisait au milieu d'herbes folâtres. Mais ce sont les

Robert Prenovault, *Territoires simultanés*, 1993. Photo : Jean Bernier.

Robert Prenovault, *Territoires simultanés*, 1993. Détail. Photo : Jean Bernier.

plus téméraires qui y laissèrent des traces tangibles. Un soir, des chaises avaient été placées autour du personnage, lui offrant ainsi un auditoire imprévu. Quelques jours plus tard, sa tête avait été noircie, ses traits marqués au crayon gras, tandis qu'un inconnu un peu plus malin en avait profité pour lui dessiner un phallus entre les deux jambes. Il acquérait ainsi un sexe et une identité. La palissade également avait peu à peu changé d'aspect. Graffitis, slogans et posters l'avaient tant envahie qu'il ne restait de sa couleur originale que quelques taches qui ressortaient çà et là comme si quelqu'un s'était amusé à venir y déverser un pot de peinture. À l'intérieur, bottes et souliers défraîchis étaient venus s'agglutiner autour du tronc. Voulait-on ainsi l'aider à sortir de

mois, a non seulement greffé l'oeuvre d'éléments parfois non prévus mais l'a gorgée de sens, l'a saturée, en quelque sorte d'une manière qu'il eut été impossible d'obtenir si elle avait été placée bien sagement dans un lieu d'exposition intérieur. Partie de presque rien, deux éléments de base, elle s'était enrichie d'une histoire faite de ratures, d'ajouts, d'extensions, comme si on l'avait revêtue de nouveaux atours. Atours urbains, faits de débris, aussi souillés, démembrés tel un vieil acteur qui s'amuse une dernière fois à revêtir des habits de théâtre. Et n'est-ce pas là quelque chose d'étonnant que de voir des oeuvres tributaires ainsi du geste des autres devenir à la fois performance et spectacle? Spectacle pour ceux qui se contentent de la longer, performances pour ceux qui la

boîte de contreplaqué a pris des dimensions de feuillets sur lesquels on annote, communique aux autres quelque chose. Le graffiti n'est-il pas quelque part relié autant aux notes de la gamme, à la calligraphie chinoise qu'au dessin d'enfant? En choisissant au départ de laisser nus les murs de sa boîte, Robert Prenovault a donc ainsi permis aux autres, donc à nous tous, d'y inscrire notre propre histoire. Des histoires personnelles sans cesse défaits puis refaits par les autres, certes mais où le temps a insufflé son propre rythme au récit collectif.

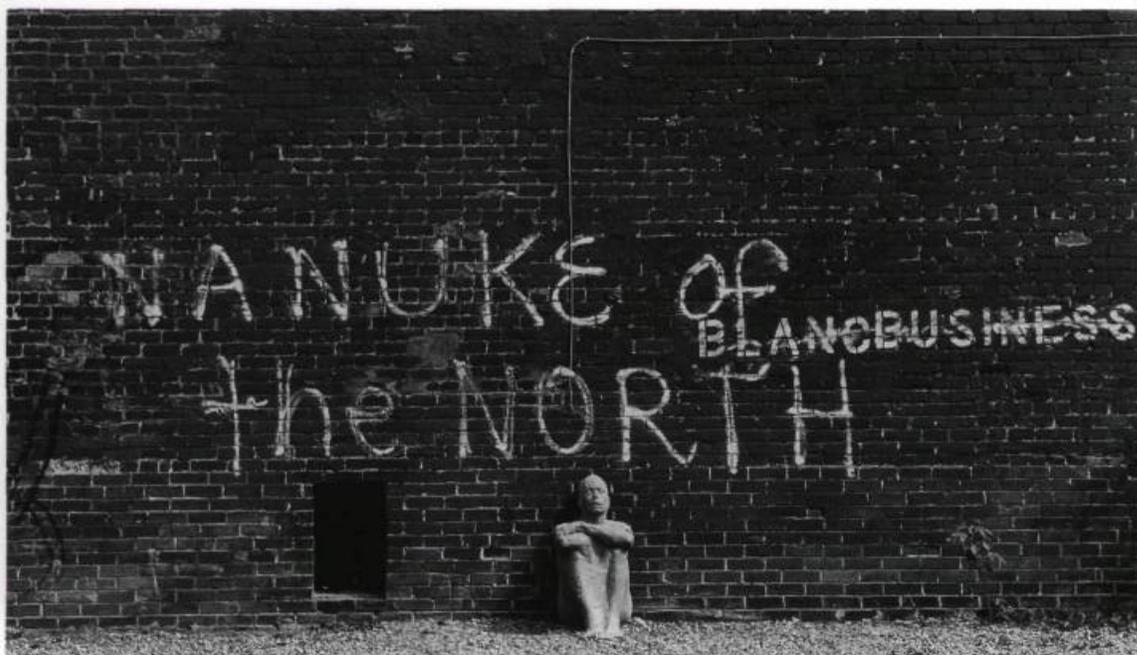
Or cette oeuvre c'est également l'histoire d'un contexte. Imaginer une boîte formée de quatre rectangles, montée sur un autre rectangle constitué par le terrain même, lequel s'inscrit en tant que morceau

rectangulaire d'une ville. Imaginer aussi un personnage à figure humaine parmi d'autres hommes, réels ceux-là, composant une partie de la population urbaine des villes nord-américaines. Cette oeuvre ne serait alors qu'une découpe d'autre chose ou mieux encore que des éléments qui se déploient à l'infini telles les poupées russes s'imbriquant les unes dans les autres. D'où le titre de cette installation qui fonctionne au pluriel. Du microsome au macrosome, du détail au général. Mais, il ne faut pas oublier qu'il est question également de simultanéité, donc de co-présence. Car au moment où je m'approche de l'installation, le terrain vague, la portion de la rue Saint-Laurent comprise entre Prince-Arthur et Sherbrooke ne m'est pas enlevée, soustraite au regard, elle con-

tinue de m'être présente malgré l'attention que je porte aux éléments. Il n'y a donc pas effet de découpe, d'une sorte de cadrage limitatif

comme lorsque l'on photographie mais englobement, enveloppement des choses par rapport aux autres. Je ne soustrais pas mais j'additionne. Rien ne m'est obstrué. Au contraire, au moment où je m'intéresse aux dessins et slogans, les bruits de la ville, les passants forment une rumeur qui m'accompagne venant nourrir l'oeuvre et la désigner encore davantage. Surplus donc, autant sur le plan visuel qu'auditif ou olfactif. Trop plein qui correspond à la vie même davantage que les oeuvres que l'on retranche à l'intérieur des musées.

Et c'est ce qui m'apparaît comme le plus intéressant dans cette installation. L'englobement, cette prise directe sur la vie ordinaire, cette façon de faire une oeuvre qui n'en a pas l'air. Constamment défaite puis refaite, son laisser-aller apparent, sa



l'impasse où l'avait confiné l'artiste? Et puis, il y avait les gens qui s'en inquiétaient. Les voisins immédiats, ceux-là mêmes qui avaient assisté aux préparatifs et étaient venus s'enquérir au printemps, mine de rien, de quoi il en retournait. Ils s'étaient pris d'affection, voyez-vous, pour ces quelques ajouts à la pauvreté du terrain. Alors, l'un après l'autre, ils venaient faire leur tour, se désoler avec l'artiste des gestes perpétrés par les autres. Déplacer une chaise ou s'y asseoir pour tenir compagnie au personnage de béton. Refaire avec leurs mains, leurs bras, les signes colorés qui en marquaient la surface. Sourire mais avec ce rictus de la bouche des gens qui en savent long — toute cette histoire ne leur appartenait-elle pas désormais?

C'était devenu, en quelque sorte, leur propre bien. Gare à ceux qui s'aventureraient à saccager les morceaux! Appropriation, identification et surtout possession! Toute cette histoire, échelonnée sur trois

redessinent, la marquent de leur propre imagination. "Work in progress" serait bien le terme s'il n'était pas déjà utilisé pour le théâtre. Mais peut-être en effet y sommes-nous très près car ici l'oeuvre n'est pas seulement le jouet des forces de la nature (l'herbe qui pousse, la pluie qui délave les graffitis) mais également de celle des hommes. Plus intimement encore, plus passionnellement je dirais. Car il s'agit bien d'une histoire d'amour et de haine. Rejet ou adoption. Et le simple passant qui s'amuse à déplacer les éléments, à griffonner sur les murs de la boîte se dote en fait du premier rôle de l'histoire qu'il est en train d'inventer.

Or, si *Territoires simultanés*, appartient autant à la performance qu'à l'intervention, c'est que le temps en constitue une composante essentielle. C'est à travers en effet cette succession de journées et de nuits que l'oeuvre est en fait devenue oeuvre, que la

Robert Prenovault, *Territoires simultanés*, 1993. Détail. Photo : Jean Bernier.



façon de nous dire que la vie c'est tout sauf de l'encadrement parfait, ordonné, non sali, tel que favorisé dans les galeries et les musées. S'il faut un cadre, prenez donc celui de la ville ou des champs, s'il faut une signature, pourquoi la nôtre ne pourrait-elle pas se joindre à celle de l'artiste?

Or, le travail entrepris par Robert Prenovault depuis quelques années déjà ne remet pas seulement en question nos simples pratiques muséales ou notre besoin de fixer à demeure les choses et les êtres, il nous force en fait à requestionner notre conception de l'art même. Dans la foulée des artistes du Land Art des années soixante-dix et des interventions d'un Gordon Matta-Clark sur les hangars de New York, Prenovault travaille le plus souvent directement sur les sites et met en relation nature physique et nature humaine, rêves champêtres et réalité urbaine mais dans une dialectique qui englobe et incorpore le geste du passant

sans qu'il soit aucunement question de "faire beau". Nous sommes ici devant une esthétique qui ne s'accorde pas ou peu avec nos critères actuels. Installation sans fin véritable sinon celle du contrat liant l'artiste aux propriétaires du terrain, elle est ce "no man's land" qui constitue de plus en plus un des rares refuges pour ceux qui n'ont plus de toit. D'où le fait qu'il n'y avait pas grand décalage entre le personnage en béton assis sur le gravier et les sans-abri qui venaient de temps en temps y dormir. Peu de différence également entre les éléments choisis par l'artiste et les rebuts de notre société de consommation. Si bien que certaines personnes, averties du projet, étaient venues sur le site pour s'en retourner aussitôt croyant qu'elles n'avaient pas en main la bonne localisation. À moins que l'artiste avait abandonné son projet initial!

Ainsi, ne pas "faire oeuvre" à tout prix, ne pas ranger, placer, montrer comme des

objets décoratifs dans une vitrine, mais davantage coller au plus près de la réalité quotidienne pour la creuser, la questionner au sein même de ses différentes contradictions. Puiser à même ce qui préoccupe l'ensemble des hommes et forcer non seulement notre regard mais également tous nos sens à "revisiter" les choses et les êtres. Inciser directement le réel mais en s'effaçant en quelque sorte pour laisser libre cours aux forces conjointes de la nature et des hommes. Au temps. Au hasard. Mine de rien *Territoires simultanés* de Robert Prenovault a forcé ainsi certains d'entre nous à réexaminer notre rapport à la ville et aux êtres qui l'habitent. Cette oeuvre nous a permis, le temps d'un été, d'être un peu plus attentifs à ce qui se trame autour de nous sans qu'il soit nécessaire d'en faire un discours de politicien acculé à son dernier tour de piste. Et n'est-ce pas là un des grands pouvoirs que détient l'artiste que celui de pouvoir désigner, montrer et faire éclater en quelque sorte les territoires de nos petites certitudes intérieures? ◆

NOTE :

1. *Territoires simultanés* est une installation de Robert Prenovault montée conjointement avec la Galerie montréalaise Articule. Située sur un terrain vague compris entre les rues St-Laurent et Clark, au sud de Prince-Arthur, elle fut offerte aux passants entre le 5 mai et le 5 septembre 1993.

The author analyzes *Territoires simultanés* (Simultaneous Territories), the installation that Robert Prenovault put together last summer on a vacant lot between St. Lawrence and Clark streets, in Montreal. The work was comprised of a concrete human figure sitting against a brick wall and a box-shaped enclosure fitted with sighting holes. Given its central location, the installation was widely viewed and invited some interesting reactions. While the enclosure was submitted to graffiti and littering, the reclining figure drew several people to sit alongside it... as if to keep it company. These outside interventions kept enriching the work over the several months of its duration, making the whole a work-in-progress that partook of both performance and spectacle. As it penetrates into our everyday life, the work helps us put into question our relation to art, our attendance to museums and our need to fix into permanence our daily impressions. Following the trail of Land Art and Matta Clark's famous outbursts in New York, Prenovault works directly on site while intermixing the physical and the human, the pastoral and the urban. He forces us to reexamine our relationship to the city and to the people who inhabit it.

Robert Prenovault, *Territoires simultanés*, 1993. Détail. Photo : Jean Bernier.

